

AVALANCHES

Chapitre 1

Il faisait presque doux. Le vent très faible portait encore quelque fraîcheur, mais c'était certain : le printemps arrivait.

Marc marchait d'un pas vif sur le Cours du Berteuil à Valréas. Les platanes n'avaient pas encore leur parure verte du printemps, mais l'on sentait que les feuilles, encore blotties dans leurs bourgeons, ne tarderaient pas à s'élancer vers la lumière.

26 ans, la forme physique parfaite, la Société de cartonnerie où il travaillait voyait en lui l'un de ses futurs directeurs. Non seulement ; Marc avait une vie agréable, mais il avait la chance d'en être parfaitement conscient. Bien sûr, il avait encore des choses à espérer, à réaliser, et c'est heureux, à son âge, mais ce garçon lucide, trouvait que la vie était douce avec lui, et il reprenait souvent la phrase de Laetitia Bonaparte :
« Pourvou que ça doure ».

Il était bien.

Arrivé à l'embranchement du cours du Berteuil et de la route de Nyons, il sifflotait, lorsqu'un motocycliste, venant de Nyons à très grande vitesse, voulut freiner. Il le fit si brutalement que la roue avant se bloqua, ce qui l'envoya faire un vol plané, pendant que la moto, glissant sur la route, vint faucher Marc qui perdit aussitôt connaissance.

Des cloches. Une multitude de cloches qui sonnent à toutes volées. En même temps, un Boeing qui décolle, entendu du tarmac. Il n'est que son. Il n'est qu'un univers de bruits, et ça dure... ça dure... Puis le Boeing s'éloigne, les cloches deviennent plus sourdes, mais la douleur fait une entrée brutale. Une douleur insupportable qui l'investit de toutes parts. Une douleur générale, sans siège particulier. Enfin, il prend conscience du mouvement. Il s'agite, s'agite, et il sait, il réalise qu'il est lui, qu'il est Marc... Mais pourquoi tous ces bruits, toutes ces douleurs. Ces dernières commencent à se localiser. Sa tête, oui, surtout sa tête, et puis à droite son bras, et certainement ailleurs, mais les douleurs de la tête et du bras dominant trop pour qu'il puisse situer les autres. D'abord, il n'était que bruits, maintenant, il n'est qu'un univers de douleurs qui a un nom : Marc.

Il veut ouvrir les yeux. Il sent qu'il y a quelqu'un près de lui, mais ses paupières sont lourdes et refusent de lui obéir. Un énorme effort de volonté, et enfin, les paupières se lèvent : il voit.

Il est couché dans une chambre. Au moins 3 personnes sont là. Deux sont assises, il les voit. Elles discutent entre elles à voix basses. La troisième, près du lit où il est couché s'écrie :

– Il se réveille ! Il se réveille !! Il est sauvé !!

Marc a refermé les yeux. La lumière ajoute encore à ses douleurs. Il sent que les deux autres s'approchent du lit, et l'une dit :

– Tu as rêvé ! Il a les yeux fermés. Tu sais avec toutes ces blessures...

– Je suis sûre ! Il a ouvert les yeux. Pas longtemps, mais je suis certaine qu'il m'a vu. Son regard était net...

– En tous cas, moi, je ne peux m'attarder. Tu reviens demain, Monique ?

– Si je peux, oui, bien sûr !

– Moi, je ne le quitte pas. Je veux être là, quand il va reprendre complètement conscience. Je ne veux pas qu'il soit seul.

Marc entend et comprend ce qui se dit. Il connaît les trois personnes. Il y a Jeanne, qui est obligée de partir, Monique qui reviendra peut être demain, et Roxane, qui ne veut pas le quitter.

Les bruits de cloches et du Boeing s'éloignent. Mais les douleurs, elles, sont toujours là.

Il entend une porte se fermer et a envie de communiquer avec quelqu'un. Il murmure » Roxane » Aussitôt quelqu'un se pencha vers lui, et dit d'une voix douce :

– Je suis là, Marc, je suis là. Ça va aller. Vous souffrez beaucoup ?

Marc veut faire « oui » avec la tête, mais la douleur monte, encore plus fulgurante, et il se contente de murmurer « oui ».

– Je vais vous laisser quelques secondes. Je vais chercher une infirmière pour qu'elle vous donne quelque chose.

Marc entend à nouveau la porte se refermer, et essaye de mettre ses idées en place.

Le présent est atroce. Il est évident qu'il se trouve dans un hôpital. Qu'il est blessé. Mais impossible de se souvenir pourquoi. Que s'est-il passé ? Pourquoi Roxane est-elle là ? Monique, il le comprend, mais Roxane ? Il la connaît bien sûr, mais il ne se souvient pas avoir échangé un mot avec elle. D'ailleurs, c'est une gamine. En tous cas elle est gentille.

Marc entend des pas, et une voix inconnue (celle d'une infirmière sans doute) lui demande.

– Alors ? On revient avec nous ? Bon. On va essayer de calmer un peu vos douleurs.

Il ne sent pas la piqûre qu'on lui fait, mais il sait qu'on la lui a faite, car il sent la caresse du coton à la saignée de son bras. La douleur est vraiment insupportable, et il perd conscience ou s'endort...

En se réveillant, Marc est lucide. Certes le moment de l'accident lui-même est encore flou, mais il se souvient parfaitement d'une moto qui venait de la route de Nyons à vitesse excessive.

Il souffre de la tête, de son bras droit, mais les douleurs sont sans commune mesure avec ce qu'il ressentait il y a... Au fait, oui ! Depuis quand est il là ? Il soulève les paupières et voit aussitôt Roxane, qui est à ses cotés et le regarde.

Il se sent vraiment beaucoup mieux et pour l'instant ses souffrances encore vives sont cependant supportables. IL peut parler sans effort.

– Bonjour. Qu'est ce que j'ai exactement ?

– Je crois que vous avez plusieurs fractures au bras et à la jambe droites, et un traumatisme crânien.

– Il y a longtemps que je suis ici ?

– Cela fait 12 jours.

– 12 jours ? Diable !!

Après un moment de silence, Marc reprend :

– Pourquoi est ce vous qui êtes là, près de moi ?

Les joues de Roxane, rosissent un peu.

– Je suis là, parce que ma Maman est infirmière, et même quand vous étiez en réanimation, j'ai pu rester près de vous.

– Vous êtes vraiment très gentille, mais nous ne nous connaissons pratiquement pas. Vous aimez le contact des malades ?

C'est-à-dire... oui, j'ai l'intention de faire médecine. En fait, je vais commencer à la rentrée.

– Vous avez quel âge ?

– J'ai 18 ans. Mais tout le monde dit que je fais plus mûre que mon âge, ajoute-t-elle fièrement.

- Je n'en doute pas, je n'en doute pas...
- Savez vous à quelle heure le médecin doit passer ?
- Il est passé il y a deux heures, mais, vous... dormiez. Il doit repasser dans l'après midi.
- Merci. Vous êtes vraiment très gentille. Depuis quand êtes vous là. ?
- Oh vous savez, je ne perds pas mon temps. J'en profite pour réviser. Mais vous ne devez pas trop parler ? Ça vous fatigue.
- Bien Docteur répondit Marc en souriant.